

## SPECTACLES

**L'art de la grande bouffe**

Un étal de boucher débitant des carcasses humaines, un cimetière croulant sous les champignons vénéneux : c'est l'art dernier cri de la Biennale des moins de 35 ans...

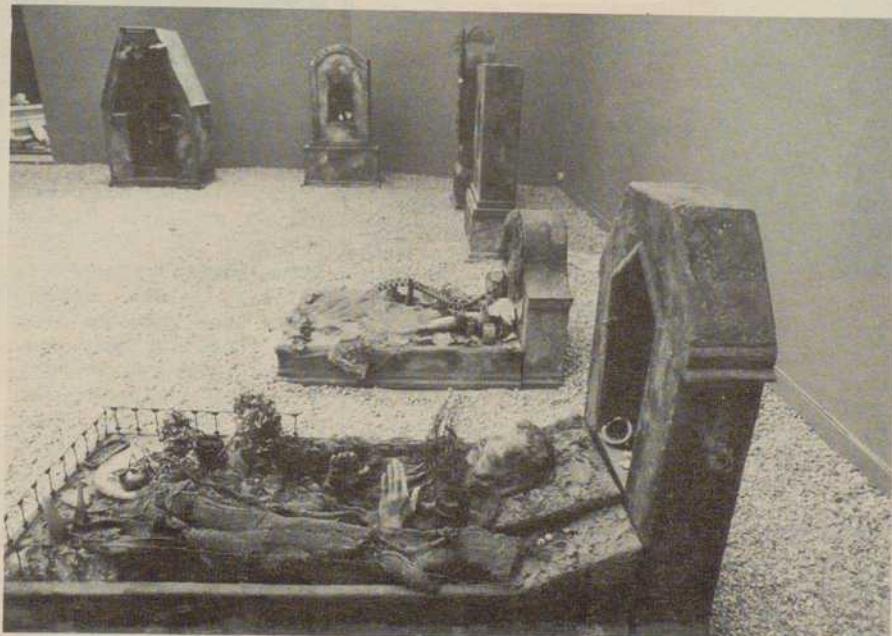
Les enfants de l'ère technologique ont le complexe de Robinson Crusoé. C'est ce qui ressort de la Biennale des jeunes, réservée aux moins de 35 ans, qui vient de s'ouvrir, pour deux mois, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Après les matériaux modernes, l'introduction de la lumière et du mouvement, les nouveaux venus rejettent tout et recommencent comme s'ils avaient échoué sur une île déserte.

Mais que peut-on faire dans la solitude ? Pas de l'art, qui est réorganisation des structures mentales et communication. Il reste à se faire plaisir, à exprimer sa mythologie personnelle. Robinson Crusoé se construit donc un cocon, ou, pour être plus actuel, un environnement.

Dans cet esprit, le Français Jean Clareboudt se fabrique une cabane et y

pirogue. Certains s'inventent des rôles fictifs. Wolfgang Weber, de Dusseldorf, reconstitue un somptueux Camp du Drap d'or, avec bambou, tente en toile rouge, plumes et paillettes d'or. Anne et Patrick Poirier jouent à l'archéologue et reconstruisent, en maquette, les ruines d'Ostie. Le Canadien Mark Prent, plus prosaïque, se prend pour un boucher qui débiterait des carcasses humaines et mettrait des sexes dans des bocaux à cornichons. Ravi, il se plante derrière son étal et sourit.

**Du bric et du broc.** Ces nostalgie infantiles reflètent-elles l'art en train de se faire ? Elles reflètent, surtout, l'état d'esprit des organisateurs, qui, visiblement, ont pâli d'émotion en visitant, l'année dernière, la célèbre Documenta de Kassel. Non devant les œuvres présentées — quelle importance, en effet



« LE CIMETIÈRE », DE KARINA RAECK (ALLEMAGNE).  
Le poids le plus dur à porter est celui de la jeunesse.

trace un parcours où se mélangent le foin et la terre, la farine et le pain, l'arbre, la planche et les meubles. L'Allemande Karina Raeck se refait un joli coin de cimetière avec cadavres pourrisants et pierres tombales croulantes sous le lierre et les champignons vénéneux. Lugubre et sépulcral : faut aimer. L'Anglais Carl Plackman assemble vieux souliers et fils électriques, tandis que le Japonais Hidetoshi Nagasawa, décidé, peut-être, à fuir, se taille, dans un tronc d'arbre, une véritable

— mais devant le management de l'exposition.

Car les organisateurs veulent, avant tout, transformer le concept d'exposition, et les artistes sont choisis en fonction d'une image de marque décidée d'avance.

Comme Documenta avait proposé le modèle d'une exposition en devenir, informe, bouillonnante, contradictoire, la Biennale des jeunes a emboîté le pas. Avec dix fois moins de moyens : 5 millions de Francs pour la Documenta,

SUITE →



LE FRANÇAIS  
JEAN CLAREBOUDT.

moins de 500 000 pour la Biennale. Le Conseil municipal de Paris n'a fait qu'une obole symbolique, pour la musique, refusant de financer les arts plastiques, qui, à son avis, comportent une trop grande marge d'erreurs.

L'argent en moins, le cousinage reste très proche avec la Documenta. Mais avec l'impatience en plus. Pour les nouveaux gestionnaires de la manifestation, l'Art conceptuel, l'hyperréalisme, c'est du déjà vu. Tournons la page. D'ailleurs, cela ne bouge pas, il faut du vrac,